

Les Frances d'Emil Cioran

PIERRE-YVES BOISSAU

Résumé : *Une analyse détaillée de l'image problématique de la nation, telle que développée par le philosophe français et émigré roumain Emil Cioran à travers ses écrits, en considérant à la fois son pays d'origine et celui de son exil volontaire. Cet article examine d'abord les textes roumains de Cioran au sujet de la nationalité et analyse ensuite l'évolution, depuis sa jeunesse, de ses vues sur les nations française et roumaine, à la suite de sa délocalisation – d'un pays marginal vers l'un des centres culturels les plus importants de l'Europe.*

Mots-clés : *Cioran, Cahiers, Transformation de la Roumanie, la France, la Roumanie, nationalité*

Abstract: *A detailed analysis of the problematic image of nationhood, as developed by French philosopher and Romanian émigré Emil Cioran throughout his writings, in relation to both his country of origin and that of his chosen exile. The paper first considers Cioran's Romanian writings about nationality and goes on to examine how his views on the French and Romanian nations evolved from his youth onward, as a result of his relocation from a marginal country to one of Europe's most important cultural centres.*

Keywords: *Cioran, Notebooks, The Transfiguration of Romania, France, Romania, nationality*

Il est impossible ici de tout dire. Je me contenterai d'un parcours autour d'œuvres charnières, de *Transfiguration de la Roumanie* à *Cahiers*. À première vue, deux Frances entrent en scène, une France issue des livres à laquelle le Roumain ne renoncera jamais tout à fait, car la France est aussi faite de mots et de livres et une autre inconnue du jeune fanatique épris de philosophie de l'Histoire et de Révolution, que j'appellerai l'arrière-Paris ou l'arrière-France, celle qui ne se livre que dans un second temps et qui n'est pas sans point commun avec la Roumanie, pleine de neige, de petites églises de campagne et de bon sens paysan.

Transfiguration de la Roumanie

Transfiguration de la Roumanie servira de point de départ à notre réflexion. On le sait, le jeune Cioran s'y livre à une réflexion, nourrie d'O. Spengler, sur le devenir des nations, seule réalité, et en cela bien sûr, l'essai se situe dans le sillage intellectuel qui

privilégié le romantisme allemand et sa défiance envers l'abstraite humanité. Il existe entre nationaux de caractères et d'époques très différents un fond commun constitutif du « génie collectif », notion qui prend sa place dans la lignée Taine-Boutmy-Gustave Le Bon : ainsi, assène-t-il, « il y a davantage d'affinité entre Pascal et Barrès qu'entre ce dernier et un contemporain allemand, fût-ce Th. Mann » (Cioran, *Transformation* 190)¹. Ce « génie collectif » ou ce « fond culturel profond et spécifique » se lit tout au long de ces divers phénomènes historiques : Descartes, les moralistes, les encyclopédistes, la Révolution, Valéry, Proust (Cioran, *Transformation* 190). Retenons cette première liste qui veut résumer l'esprit français. La France sert alors de modèle à la Roumanie, mais ce modèle se révèle aussi un repoussoir. Modèle grâce à ce qu'elle fut dans le passé et à son égocentrisme sacré ; repoussoir parce qu'actuellement elle ne signifie plus rien. D'ailleurs les dernières références à la France concernent le caractère « réactionnaire » de son nationalisme avec les deux figures de Maurras et de Barrès. Ce n'est pas un hasard si c'est *Le jardin de Bérénice* qui est cité : son action se déroulant à Aigues-Mortes renvoie l'idée d'une conscience tournée vers la nostalgie et la mélancolie. Et, ajoute Cioran, c'est son intérêt pour la révolution russe qui le sauve de cette tentation française. De la France importe avant tout sa Révolution, régulièrement rappelée. Seules les Révolutions en effet transfigurent leur pays (notons au passage l'usage du vocabulaire religieux, sacré) et malgré son intérêt pour les révolutions contemporaines de l'Italie et de l'Allemagne, celles de France et de Russie, note-t-il, sont un cran au-dessus. « Un seul cri venant de la révolution française est pour nous une exhortation infiniment plus importante que la totalité de la spiritualité byzantine » (Cioran, *Transformation* 201). À la Roumanie de se renouveler, comme la France le fit à la fin du XVIII^e siècle. Quant à la France, elle a accompli sa révolution et ne peut désormais que se traîner vers sa fin. Telle est l'une des principales lois de l'Histoire dégagée par le jeune prophète. Une grande nation ne dure pas. Or, la France « a gaspillé pendant la révolution plus d'énergie que la Roumanie en mille ans ». Si Napoléon « obéit » au messianisme révolutionnaire, il a par la force des choses « accéléré sa décadence » (Cioran, *Transformation* 249, 253).

Ce qui a fait la France, l'a propulsée dans l'histoire, c'est donc la Révolution française. Mais, nous assure Cioran, dès Guibert de Nogent et sa *Gesta Dei per Francos*, la France se place au milieu du monde (Cioran, *Transformation* 88) voire se confond avec lui. Cette attitude caractérise toute grande nation. Et, comme toute grande nation, elle ignore le scepticisme. Par la suite, au contact des Français, Cioran adoptera la position contraire manifestant et leur scepticisme devient un symptôme de leur décadence.

On ne s'étonnera donc pas de l'abondance des clichés, aisément renversables, dans ce livre. S'appuyant sur la psychologie des peuples, à laquelle Cioran ne renoncera jamais, il postule l'existence du Français. Le Français, les Français, le France, peu importe l'expression : l'appartenance à la nation dit tout. Les caractéristiques du Français ? Son naturel – « Le Français est français comme la pierre est pierre ; il est français sans le savoir » (Cioran, *Transformation* 151) –, sa confiance en soi et sa maîtrise de soi (Cioran, *Transformation* 90), son amour du style et le maintien, envers et contre tout, des formes. Ce qui le caractérise pourtant avant tout, c'est son intelligence, mais cette qualité est ambiguë. Elle s'oppose en effet à la vie. Et c'est cette intelligence qui fait du

Français un être ignorant le tragique avec sa « supériorité naturelle sur la mort » (Cioran, *Transformation* 174).

Bien sûr, il n'existe que dans différents face-à-face : le premier l'oppose à l'Allemand, modèle peut-être moins prestigieux mais plus actuel aux yeux du jeune Roumain. L'Allemagne peut produire des génies ; la France seulement des talents; la France est le pays d'hommes cultivés ; l'Allemagne celui de héros (Cioran, *Transformation* 91, 92). J'ai ailleurs parlé de ce duel comme une des caractéristiques majeures de la pensée cioranienne qui aime à opposer deux pôles (voir note 1). Ensuite à l'Anglais (dont le pragmatisme s'oppose au messianisme français ou russe) et au Russie, modèle actuel pour la Roumanie, car Lénine arrachant son pays de la non-histoire fascine E. Cioran, qui voit dans le monde communiste ce qu'il y a paradoxalement de plus proche de lui.

Le Français le plus cité : Napoléon – qui, profitant de l'énergie révolutionnaire, avait propulsé son pays dans une dimension où histoire et mythe se confondent. Napoléon est l'une des figures majeures du panthéon cioranien qui réapparaîtra tout au long de son œuvre. Il est d'abord comme le soulignait Barrès dans ses *Déracinés*, un « professeur d'énergie ». Que retient *Transfiguration* ? Comme tout héros, Napoléon ignore la morale. Et s'il est érigé en mythe, c'est que par faiblesse l'homme préfère ne pas voir l'humanité de celui qui ne peut pas ne pas être son modèle. Il a su mener des guerres d'agression : position « magnifique », car selon les lois cioraniennes, « une grande nation s'élève sur les ruines ou l'humiliation des autres » (Cioran, *Transformation* 253). Mais il y a aussi Clemenceau « dernier grand homme de la démocratie », ainsi que Fouché, homme politique idéal s'il était doté d'une « foi puissante » (Cioran, *Transformation* 281, 245). Les hommes de pouvoir fascinent le jeune Roumain.

Mais intervient aussi un autre filon caractéristique de la France de Cioran, celui des Moralistes. Car l'acmé de la France commence avec le classicisme, « moment culturel parfait » qu'il met en parallèle avec le romantisme allemand (Cioran, *Transformation* 179). Et si l'énergie est valorisée en 1938, la connaissance impitoyable l'est déjà autant, de sorte qu'il sera difficile par la suite de parler de conversion sur ce point. Le Moraliste est en effet (avant même l'homme politique) un parfait connaisseur des hommes. Cioran est d'ores et déjà fasciné par cette écriture lapidaire, énergique, qui s'appuie sur un désabusement soi-disant lucide et qui lui offre un modèle stylistique sur lequel il s'appuiera de plus en plus, rompant avec les envolées lyriques comme avec certaines lourdeurs, obscurités et répétitions laborieuses de *Transfiguration*. Suit une triade qui ne quittera plus les œuvres de Cioran : La Rochefoucauld, Chamfort, Vauvenargues (Cioran, *Transformation* 294). Ajoutons simplement qu'un autre auteur est cité deux fois, J. de Maistre, entre autres en raison d'un de ses mots qui fait du bourreau la « pierre angulaire de la société », mais aussi, avec plus de recul de la part du Roumain, de l'adéquation entre noblesse et État. Maistre résume parfaitement la France du Cioran de 1938 : il conjugue grandeur politique et pureté stylistique. Mais son influence peut se révéler poison pour une Roumanie qui ne peut se payer le luxe d'être réactionnaire.

Enfin, le classicisme est réévalué : si la France reste la nation du classicisme et de la raison, elle est d'abord une terre « d'enthousiasme » : c'est toujours lui qui l'emporte, quand bien même il s'agirait d'enthousiasme pour la raison.

Des « Fragments du Quartier Latin » à *De la France*

Je voudrais ensuite juste m’arrêter sur trois textes qui sont des articles écrits sur la France, mais en France, plus exactement à Paris : le jeune Roumain se frotte désormais à la réalité parisienne. Les deux premiers n’ont pas été traduits en français ; le troisième, *De la France* l’a été, alors qu’il a servi sans aucun doute de matrice pour d’autres textes fragmentaires.

« Fragments du Quartier Latin »²

Notons d’entrée que les textes littéraires informent encore bien cette réalité : Chamfort – « maestrul meu în dezgustul de umanitate » («mon maître en dégoût de l’humanité ») (Cioran, *Singurătate și destin* 320) –, Rilke (*Les cahiers de Malte Laurids Brigge*) et Baudelaire sont convoqués pour offrir au lecteur une vision funèbre de Paris. Paris, presque réduit au Quartier latin où habite Cioran, « aux rues enfumées et étroites » et aux « hôtels délabrés », se dessine en refuge de ratés de tous horizons, ville de la solitude (quelles que soient les apparences), de l’échec, « métropole du monde » finalement semblable à toutes les petites villes provinciales. Les ex-étudiants venus du monde entier, détruits, se réduisent à des ombres. Paris n’est qu’un vide, certes parfumé, un lieu d’errances gorgées d’arômes, nous dit-il par deux fois en rappelant Rilke (Cioran, *Singurătate și destin* 320, 321) et Paris (pourtant masculin en roumain) a quelque chose de l’antique sirène : on s’y rend, séduit, pour y mourir (Cioran, *Singurătate și destin* 320). Plus question d’enthousiasme, mais de tristesse et de malheur dans lequel l’âme sensible se complaît – « Aici ești în mod plăcut nefericit » (« ici on est agréablement malheureux ») (*Singurătate și destin* 320). Cioran reviendra d’ailleurs sur la valeur qu’il accorde à Rilke.

Presque réduit au Quartier Latin, car il y a aussi les boulevards encore une fois vus à travers un auteur allemand, cette fois-ci Heine pour lequel les boulevards parisiens procurent un divertissement au bon Dieu quand ce dernier s’ennuie. Suggérant l’infini, ils offrent à Cioran un oxymore dont il est friand : « Parcă și buzele unui măcelar îngână un vers de Baudelaire » (« on dirait avec eux qu’un boucher bredouille des vers de Baudelaire ») (*Singurătate și destin* 320).

Surtout Paris, qui résume la France, est le lieu de l’esthétisation de la vie, lieu du plaisir : « ici tout se savoure », lieu des illusions, et la première illusion est celle de l’ambitieux. Cioran est sur ce point péremptoire : « Une ville ne peut changer une vie » (*Singurătate și destin* 321).

Quant au Français, il reste au centre du monde : il continue en cela de figurer un anti-Roumain, insensible à l’appel de l’ailleurs et du voyage. Le *nous* cioranien, très usité dans *Transfiguration*, puisque Cioran s’y érige en prophète de son pays et parle en son nom autant qu’il lui parle, s’oppose ici encore au Français : « Nous [...] identifions l’exil avec être à la maison » (*Singurătate și destin* 320). Le Français, lui, rechigne à partir. Baudelaire l’aurait fait contraint par son beau-père (*De la France* ajoutera du Bellay à Baudelaire) ; quant à Barrès et Proust, ils ont livré aux yeux de Cioran une Venise très

parisienne. D'un côté donc, des Français incapables de s'arracher à Paris ; de l'autre des ratés, voyous et émigrés qui rêvent consciemment ou non d'y être engloutis. Mais en deux ans les choses vont basculer : les ratés ne sont plus ceux qui arrivent de l'étranger en croyant à la métamorphose provoquée par la métropole du monde, mais bien ses propres habitants et ceux de toute la France.

« Parisul provincial »³

L'article tire les conclusions de l'entrée des Allemands dans Paris, comparée à d'autres grandes villes tombées certes parfois sous les assauts des ennemis, mais surtout selon Cioran, en raison de leurs propres faiblesses : Ninive, Rome, Alexandrie. Pour reprendre les termes de *Transfiguration*, la France épuisée a gaspillé toute son énergie et se retrouve maintenant simple province parmi d'autres. Les Allemands n'ont fait que précipiter le destin des Français destinés à la chute (« menit căderii ») et la France a trop existé (« a existat prea mult ») (*Singurătate și destin* 326-327). Désormais le monde n'a plus besoin d'elle (*Singurătate și destin* 328) : en réduisant la France au statut de province, Cioran lit dans son devenir les traces d'une décadence dont l'acmé est constituée par le *Blitzkrieg*. Le provincialisme, nous explique Cioran, « n'est que l'aspect négatif de l'alexandrinisme » (*Singurătate și destin* 329).

L'auteur dit assister ainsi à l'histoire : même si ce n'est pas exprimé clairement, il y a passation d'une grande nation épuisée à une autre grande nation, encore jeune, l'Allemagne. Mais lui se pose ainsi en mélancolique qui aurait aimé assister à la décomposition de Rome. Devant la ville vide, le constat est évident : « les Français se sont retirés de l'histoire » (*Singurătate și destin* 327). En quelque sorte, ils rejoignent les Roumains qui n'y sont pas encore entrés malgré les exhortations de la *Transfiguration de la Roumanie*. Réapparaît l'un des leitmotive cioraniens destinés à durer : l'ennui qui se lit sur les visages des rares passants dans les vieilles rues. Les causes de cette décadence : une intelligence qui n'est plus que de l'esprit, dont la divinité serait l'expression et surtout l'impossibilité de croire en quoi que ce soit. Le Français aurait honte de croire. Le Français qui ignorait le scepticisme désormais l'accueille en son sein. L'enthousiasme, vertu cardinale du Français, a laissé place, au mieux, à cet ersatz : la recherche de la nouveauté, et ce davantage dans l'expression que dans les faits.

C'est avec ce texte que la vision de la France passe du statut ambigu de modèle en raison de sa gloire passée dans l'Histoire à celui de contre-modèle : la France vaincue retourne au statut de province. Il faudra attendre encore pour que se dessine clairement un éloge de l'échec qui permette de réconcilier le destin personnel avec celui de la France. On part donc du jeune ambitieux qui présente la France en modèle pour son pays, modèle dont il ne faut surtout pas imiter l'actualité mais la geste passée, pour aboutir à une acceptation de l'échec qui signale la vraie réussite, parce qu'on a renoncé à l'Histoire. Ce texte offre un vrai entre-deux : il conserve les présupposés révolutionnaires, donc optimistes de *Transfiguration*, mais semble déjà fasciné par cet échec qui constituait l'idée majeure de « Fragments du Quartier Latin ».

De la France

De la France (écrit en 1941, mais publié de manière posthume) va reprendre certains thèmes, mais en les travaillant stylistiquement et en leur donnant de l'épaisseur. Tout s'appuie encore sur la psychologie des peuples et la fin de la grandeur française (toujours comparée à la chute de Rome) (Cioran, *De la France* 74, 82), car le texte finit sur la vertu stérilisatrice de la « fin » française qui bloque l'auteur dans son « errance vers autre chose ». Mais même la grandeur passée fait l'objet de quelques coups de griffes. Les cathédrales et Napoléon, les deux apogées de la France, seraient des apports de l'étranger : des Francs et du monde méditerranéen (Cioran, *De la France* 21). Et la vérité de Notre-Dame est comme révélée par son image reflétée par la Seine : il s'agirait d'une cathédrale « refusant le ciel » (Cioran, *De la France* 69), alors qu'en 1938 la cathédrale gothique servait d'architecture modèle, lancée par l'homme contre le ciel alors que les églises roumaines, « tristes et petites », se cachent dans les replis de terrain, dans les *plaiuri* célébrés par Blaga.

La réflexion part d'un éloge du XVIII^e siècle français, siècle de la grandeur révolutionnaire, mais aussi siècle des salons (Cioran, *De la France* 15), de la légèreté, voire de la superficialité⁴, de l'insouciance, de la « blague », de la parole. Mais le texte est hanté par la vieillesse, la décadence et la mort : mort des villages, mort sur les rives insignifiantes des vieillards. L'heure en France est à l'« embaumement » (Cioran, *De la France* 65).

Raisons et symptômes de la décadence sont à chercher dans le revers de ces qualités, vues désormais sous un autre jour et qui s'expriment dans une vision ludique (Cioran, *De la France* 13), voire sceptique ou cynique de l'existence : le Roumain constate en France l'absence de toute « intensité », « sincérité », « force », « audace » ou « énergie », c'est-à-dire de toute « barbarie ». Ou si l'on préfère son « acosmicité » la prive de tout mythe, de tout héros ou de tout sacrifice (Cioran, *De la France* 43, 38). On pourrait multiplier les manques de la France : en elle pas de folie, ni de « génie sauvage », pas de « frisson orgiaque », plus « d'énergie » (Cioran, *De la France* 47, 78, 81, 85) ou de « credo », tout ce que *Transfiguration* exaltait comme moteur de l'histoire et de la transfiguration historique, seule raison valable de vie. Elle est désormais dénoncée comme « type de culture antidionysiaque » (Cioran, *De la France* 80). Napoléon (ce professeur d'énergie) n'y serait plus possible. L'intelligence y a étouffé la vie. Les Français, « le peuple le moins sentimental du monde », ne se reproduisent plus (Cioran, *De la France* 26, 42). Le matérialisme général dont celui du prolétariat, le souci exclusif de la forme, du style, des « évidences », du « contour », des « formes » (Cioran, *De la France* 80) ont mené le pays à sa perte. Il s'agit d'un épuisement des conquêtes des siècles classiques qui aurait donné naissance à une coquille vide, tout comme le rationalisme enthousiaste à l'œuvre dans la mise en place des « idéaux de 1789 » se serait délité selon Cioran en « mythologie rationaliste », en « rencontre de Descartes et de l'homme de la rue », en vulgaire « vieillerie » (Cioran, *De la France* 37). Comprendons-le bien : ce sont les qualités mêmes de la France, inactuelles, qui provoquent son agonie : seule pour Cioran, parce que s'y loge le prolétariat destiné à imiter l'exemple révolutionnaire russe, et c'est

là presque le coup d'œil d'un sociologue, la banlieue échappe à ce funèbre constat (*De la France* 73).

Le Français ? Un homme moyen par excellence, et même un excellent homme moyen quand l'Allemagne en fournit de pitoyables. L'homme moyen, l'homme de la rue, et bien sûr nous retrouverons l'héritage des XVII^e, XVIII^e, y est remarquable par sa politesse (Cioran, *De la France* 32). En France, pas de « génie » mais pas d'« imbéciles » en grand nombre non plus, comme c'est le cas outre-Rhin (Cioran, *De la France* 33). Le Français s'oppose aux Germains et aux Slaves, peuples neufs, pleins de vitalité (Cioran, *De la France* 41)⁵, négligés par l'Histoire et qui entrent désormais en scène, avec un paradoxal avantage pour les Slaves et non pour les Allemands qui viennent pourtant de terrasser la France. Et si Cioran fait du France un être de la limitation, limitation qu'il retrouve dans la catholicité, l'avarice et l'intelligence (Cioran, *De la France* 26), c'est bien sûr pour l'opposer tacitement au Russe (selon Dostoïevski), être vivant sans borne aucune. Cioran insiste sur le leadership révolutionnaire de la Russie, mais aussi sur un point qui la rapproche de la France, à savoir son amour pour la parole – et donc pour le roman : ce sont des « peuples qui parlent et savent parler » (*De la France* 33). Mais un face-à-face entre deux auteurs jugés représentatifs de leurs nations permet là encore de mieux faire sentir ce qui attend celles-ci : Dostoïevski prophétise ; Baudelaire émet une « désolation privée d'avenir ». Dostoïevski « annonciateur de mondes à venir » s'oppose à Baudelaire qui incarne la « fin d'une culture ». La Russie a « trop d'âme » ; « La France trop peu ». La Russie peut donc la regarder « de haut » (Cioran, *De la France* 84-86).

Apparaît un nouveau thème, celui de l'estomac français, venant étayer la décadence de l'ancienne grande nation et destiné à illustrer le génie français, même lorsqu'il ne sera plus question explicitement de décadence, désormais incapable d'enthousiasme sauf pour cette partie de son corps. « Ce qui est révélateur, ce n'est pas le fait de manger, mais de méditer, de spéculer, de s'entretenir pendant des heures à ce sujet » (Cioran, *De la France* 61). La perte de ses valeurs fait en sorte que les « sens deviennent religion ». Et le parallèle avec la décadence romaine réapparaît : « [I]e ventre a été le tombeau de l'Empire romain » (Cioran, *De la France* 60). Dans un raccourci lapidaire dont il a le secret, Cioran parle du passage de « la France des croisades » à la « France de la cuisine et du bistrot (*De la France* 53). Argent et plaisir : voici ce que sont devenus les idéaux révolutionnaires qui ont fait la grandeur de la France (*De la France* 46). L'âge héroïque n'est plus.

La décadence enfin se lit bien sûr dans les arts ou du moins ceux-ci deviennent suspects. Là encore, le revers de l'intelligence et le culte du style s'exposent dans le manque de « force » de la France. La Rochefoucauld lui-même a privilégié la « forme » au « souffle ». Leitmotiv cioranien, qui reprend celui du Français qui ignore le tragique : Shakespeare, Eschyle, Novalis ou Bach, artistes puissants, seraient inconcevables en France. Et il faut noter dans la même veine une affirmation étrange : un Dante français n'aurait pu écrire *L'Enfer* et *Le Paradis*, mais seulement *Le Purgatoire* (Cioran, *De la France* 16). La France est une nation « apoétique » et pour asseoir cette affirmation, Cioran rappelle que deux de ses plus éminents poètes sont des anglicistes (Baudelaire et Mallarmé) (*De la France* 85). Elle est sensible aux influences et si elle se montre encore

réitive au voyage, elle succombe au « charme équivoque des carrefours » (Cioran, *De la France* 77) et manque d'originalité. D'ailleurs, c'est cette même absence de fond qui rend en France la philosophie impossible – « Au fond, il n'y a pas de philosophie française » (Cioran, *De la France* 29). Et l'absence de folie et d'enthousiasme fait de Saint François de Sales l'archétype du saint français, à opposer à la très poétique Sainte Thérèse d'Avila, femme de cette « exclamation » inconnue en France (Cioran, *De la France* 87, 70).

La gloire passée de la France s'est réduite comme peau de chagrin dans cet écrit que Cioran semble avoir écrit pour le tiroir, mais se produit un renversement de valeurs à peine esquissé avec les deux articles publiés en Roumanie : c'est désormais par sa déchéance que la France mérite attention. Et cette attention ne concerne pas les Roumains mais lui-même et ce n'est pas un hasard si c'est le destin de Cioran qui clôt cet écrit. Cioran et la France se rencontrent.

Cahiers

Avec *Cahiers*, Cioran change de registre. Notons bien qu'*a priori* cette œuvre n'était pas destinée à une publication directe, même si l'auteur s'était dit que de ces trente-deux cahiers pourrait naître une œuvre (*Cahiers* 949). Il semblerait plutôt que Cioran y fasse des gammes : le lecteur retrouve ainsi certaines phrases ou idées dans ses œuvres publiées par la suite. Il y trouve en outre des choses plus intimes, comme si ces notes servaient aussi de journal intime – et *Cahiers* le dit de manière indirecte vers la fin en évoquant celui d'Ion Vlasiu (*Cahiers* 860) : certaines anecdotes et réflexions sont localisées et datées, comme dans un journal. Certaines n'ont d'intérêt que pour les érudits universitaires qui noteront que tel jour Cioran s'est promené dans telle forêt ou affecte de croire que c'est sa réconciliation avec lui qui a donné le coup fatal à son ennemi par excellence, Lucien Goldmann. Justement, ces écrits nous révèlent non toute l'intimité de Cioran, loin de là, mais du moins ses liens avec une autre France, une arrière-France, qui n'est plus la France de théoriciens de l'histoire et de la psychologie des peuples, mais une France faite de rencontres à partir de son corps et de ses sens, une France insignifiante, mais qui a sans aucun doute charmé le Roumain en le renvoyant à ses origines, c'est-à-dire à Răşinari.

Persiste toutefois le filon de la psychologie des nations, reposant sur une philosophie de l'histoire, dont Cioran a juste renversé les valeurs. Aux nations qui montent, et à toutes les valeurs qui les font s'élever il préfère désormais les ratés pour reprendre le terme de « Paris provincial », et ce raté doté d'un passé (ce qui le différencie du Roumain) qu'est le Français. La France reste « une nation provinciale » (*Cahiers* 779), ce qui permet à Cioran, en quelque sorte, en acceptant ce destin au lieu de le mépriser comme autrefois, de retourner chez lui, car avec le temps, il paraît se réconcilier, petit à petit, avec la Roumanie.

Quelle France et quel Paris ?

Dans tous ses écrits antérieurs, la France se réduit à Paris, à quelques exceptions près. *Cahiers* rééquilibre les choses. Paris, certes très présent, laisse en effet percer un arrière-Paris, une île de France au charme campagnard et forestier de laquelle

l'exilé succombe. Ici ou là quelques échappées plus lointaines correspondant à des déplacements réels : Saint-Emilion, Beaune, la vallée du Célé, la Sologne, la Beauce. Dieppe, autre échappatoire à l'enfer parisien, où Cioran s'est procuré une mansarde (*Scrisori către cei de-acasă*), permet des séjours normands. La Bretagne (*Cahiers* 128) et le Jura – « merveilleux » (*Cahiers* 219, 969, 997) –, voire la Méditerranée dessinent des paysages de rêve et une France qui disparaît, victime du progrès et de la modernisation (*Cahiers* 419, 498).

Que retient-il de cette France que le lieu commun déclare profonde (contre un Paris superficiel) ? Très souvent l'homme en est absent. L'un des paysages préférés de Cioran est offert par un cours d'eau dont il suit les berges : Creuse, Célé, Ourcq, Loue, Epte, Sauldre, l'Esonne – « une des rivières les plus poétiques des environs de Paris » (*Cahiers* 314) –, et parfois difficile à retrouver comme la Lovrerie près de Gisors. Un leitmotiv parcourt ces notes, celui du rêve qui le verrait errer, cassant des noix, qui le ferait enfant ou clochard, aux marges, donc, de la société humaine. Dans les villages, l'église retient son attention. Non plus les cathédrales dont *Transfiguration* était jaloux, mais les petites églises de campagne (Cioran, *Cahiers* 609). Il va ainsi admirer l'église de Gaillardon, entre Rambouillet et Chartres, à la suite de Nicolae Iorga ou la chapelle de Milly datant du XII^e siècle (Cioran, *Cahiers* 749, 879). Bien sûr les cimetières l'attirent toujours et apparaissent dignes de mémoire grâce à leur localisation précise : il est question du tombeau d'un suicidé à Tourrès dans le Lot et Garonne, d'un cimetière en Corrèze, d'un autre à Choiseul, de celui de Rochefort en Yvelines – « admirable » –, de Nanteau où il rencontre une femme enceinte, ou des cimetières normands qui, eux, renvoient explicitement à Răşinari (Cioran, *Cahiers* 240, 520, 685, 868, 824).

Quant à Paris, le tableau est bien noir : ville de solitude totale (Cioran, *Cahiers* 434, 862) où règne une joie superficielle⁶, les « fâcheux » y abondent vous empêchant de voir les « gens intéressants » (Cioran, *Cahiers* 434, 862) et les faux savants y prolifèrent⁷. « Dans cette ville infestée de visages » coexistent « des insectes comprimés dans une boîte » (Cioran, *Cahiers* 23). Elle ne devient vivable que vide, durant les congés d'été. Nous sommes dans le *topos* néoromantique, rendu supportable voire stimulant par la ciselure et la concision du style.

C'est essentiellement dans le quartier latin que l'auteur localise diverses anecdotes, comme si telle scène ou telle méditation étaient intimement liées au lieu de son émergence⁸. Dans ce décor réel se jouent différentes saynètes qui pourraient être invraisemblables mais que leur localisation aide à placer dans cette catégorie du Vrai : ainsi « la vieille putain aux cheveux blancs » de la rue du Sommerard qui qualifie Dieu de « pouilleux d'en haut » ou le Roumain paranoïaque de l'hôtel Racine (Cioran, *Cahiers* 242, 678). Il y a en Cioran un arpenteur et un inventeur de scènes. Ce serait en marchant dans Paris qu'il pense, réfléchissant la comédie du réel, quand il se vide l'esprit en marchant hors les murs.

Notons tout de suite qu'il n'y a pas de Paris politique : juste quelques notations au sujet de l'occupation de l'Odéon lors du printemps 1968 (Cioran, *Cahiers* 572-576) et ici ou là quelques observations, qui montrent un spectateur dépassé par l'esprit de 1968. Que note-t-il à propos du boulevard Saint-Michel à la rentrée sinon « ces filles pratiquement

nues, ces des garçons aux cheveux longs, quelle sinistre dégueulasserie ! Tout cela craquera, inexorablement ! » (Cioran, *Cahiers* 748). Plus loin, quelques sarcasmes contre l’utopie des années 1970 (Cioran, *Cahiers* 941). Autrement dit, 1968 comme tout est appréhendé à partir des rencontres du moraliste dans sa vie de tous les jours.

La ville, déplore-t-il, au rebours de bien des étrangers pour qui le Paris mythique naît avec l’urbaniste, a été défigurée par Haussmann (Cioran, *Cahiers* 205). Comme s’il regrettait le Paris né du Moyen Âge et conspuait la modernité qu’il incarne. En entendant des cloches sonner, Cioran est saisi par un étrange sentiment : elles fonctionnent, de manière baudelairienne, comme un rappel du passé qui « se lamente », ce passé glorieux, puis-je ajouter, que la France oublie et envoie « un avertissement au présent et une sommation à l’avenir ». C’est que « la France “arriérée” d’avant-guerre est sur le point de disparaître » : elle se modernise « aux dépens de son génie » (*Cahiers* 410-419).

Certes Paris, là encore, est un « cimetière » (Cioran, *Cahiers* 255). Mais l’écriture de *Cahiers* quitte ce type de stéréotypes de la période roumaine pour entrer dans une littérature qui se plaît à faire resurgir des lieux réels par la seule nomination. Je reviendrai plus loin sur la litanie des villages d’Île de France, mais il y a la même chose pour différents lieux du quartier latin, le plus emblématique étant le jardin du Luxembourg, plus d’une vingtaine d’occurrences sur le millier de pages de l’œuvre, proche du domicile de l’auteur, et lieu de rencontres autant avec des personnes physiques – Beckett (Cioran, *Cahiers* 612, 881), Adamov, Gabriel Marcel – qu’avec des vérités plus ou moins théâtralisées. Souvent mentionné dans une atmosphère automnale, il souligne l’ennui, la mélancolie ou le nihilisme du Roumain. Nul doute, même si Cioran ne disserte pas dessus, que ce jardin à la française, modèle suranné, l’attire : la nature en quelque sorte s’est pliée à Paris et à l’esprit de la (vieille) France. Il y marche sur les pas d’un Gide ou d’un Valéry (Cioran, *Cahiers* 898). Il est bien plus que la mansarde si proche, mentionnée comme lieu de rencontres et d’interviews plus ou moins ennuyeux, le lieu de l’auto-analyse et de l’approche de terribles vérités.

Mais il y a d’autres lieux : à l’extrême du Quartier latin, le Jardin des Plantes apparaît à plusieurs reprises. Qu’il s’agisse des reptiles, des fauves (Cioran, *Cahiers* 911), d’un flamant rose ou d’une otarie (jugée aboulique), la présence animale permet à l’auteur de réfléchir sur l’humanité ou sur lui-même. Dans la Rue de l’Observatoire la châtaigne joue le même rôle de miroir pour le sujet (Cioran, *Cahiers* 748). À Paris les animaux se sont humanisés⁹. Moins surprenants que le Jardin des Plantes, les diverses bibliothèques que fréquente le Roumain, celles de la Sorbonne, de Sainte-Geneviève ou de l’Institut catholique. S’il ne s’intéresse guère aux musées – celui de Victor Hugo n’a aucun intérêt, car rien du Français, ni l’œuvre ni la vie, ne l’intéresse (Cioran, *Cahiers* 191) –, il note régulièrement les lieux des concerts et de théâtre (salle Pleyel, salle Gaveau, Odéon, Saint-Séverin, mais aussi les églises où il assiste à des services funéraires, particulièrement pour ses voisins, à Saint-Sulpice). Dans la vie d’un intellectuel rien d’étonnant à ce qu’il fréquente le Collège de France où il écoute avec admiration Raymond Aron à la fin de 1970 (Cioran, *Cahiers* 885) ou la Closerie des Lilas où il échange avec Beckett. Enfin la Seine est évoquée avec le suicide de Celan (Cioran, *Cahiers* 806).

Dans cet inventaire des réalités parisiennes, où la nature et la musique occupent une grande place, on notera les magasins (et tout particulièrement les grands magasins), lieu d'énerver par excellence du rédacteur des *Cahiers* devant des Français qui font preuve d'une impolitesse caractérisée (démentant ainsi son *De la France* si élogieux pour la politesse du Français moyen encore fantasmé), sans d'ailleurs que Cioran n'en tire de conclusions à propos de sa lapidaire psychologie nationale. Même dans son magasin de régime, *La Vie claire* (Cioran, *Cahiers* 397, 767, 899), le Roumain s'énerve régulièrement, note avec satisfaction qu'il est parvenu à se maîtriser ou au contraire regrette d'avoir laissé éclater une colère qui ne lui aura apporté aucune satisfaction contre des vendeurs impertinents ou indifférents. On est loin du bonheur de l'humanité : dans le magasin parisien (BHV, *La Samaritaine* ou *le Bon Marché* sont explicitement nommés et désignent donc des lieux précis qui créent une atmosphère parisienne) se manifestent l'asociabilité profonde de l'humanité ou l'insupportable arrogance du Français, que Cioran sent comme déplaisant si ce n'est agressif¹⁰. Même chose pour le métro et les gares (en particulier la gare du Nord, lieux de dissolution de l'humanité dans la foule) : la misanthropie – et la misogynie – de Cioran s'y développent avec régularité : « Beaucoup de filles. D'où sont-elles sorties ? Pourquoi les avoir mises au monde ? Toute cette chair *sans nécessité*, tout cet étalage de néant humain me remplit de dégoût » (Cioran, *Cahiers* 117, italiques de l'auteur). Cette notation prise parmi d'autres commence effectivement par « Entre Enghien et Paris, et puis entre la gare du Nord et Odéon » comme pour bien marquer que la réflexion (peu philosophique) jaillit non de l'*a priori* mais de l'existence, de l'expérience vécue. Il est intéressant de noter que ces expériences ont toutes lieu dans les transports en commun (l'autobus n'est jamais mentionné) et dans les grands magasins, alors qu'il n'y a qu'une occurrence où le Luxembourg est envahi par la « tourbe » de retour de vacances (Cioran, *Cahiers* 357). Non que je souhaite faire une lecture psychologique d'un Cioran presque claustrophobe et paranoïaque, mais il dessine un Paris où il se projette non sans qu'il reste des traces de certaines de ses lectures (je pense au Londres dostoïevskien, au Paris de Rilke, voire de Baudelaire, et à Schopenhauer).

Alors qu'un certain P.S. lui dit qu'existe une relation entre « l'atmosphère de Paris » et sa « manière de voir les choses », Cioran acquiesce. Il se sent « quand même enraciné dans Paris » : « C'est ma ville. Ce qui nous est commun, c'est un certain cafard. Un cafard, disons, métaphysique s'est greffé sur le cafard parisien » (*Cahiers* 914). Reste à savoir si ce n'est pas Cioran qui cafardise Paris. Reste à savoir aussi, et je l'évoquerai bientôt, si le vrai Cioran n'est pas dans une tension voire un écartèlement entre un Paris cafardeux et une Nature lumineuse. Ce rêve d'une *datcha* l'explique : « Mon rêve : avoir une "propriété", à une centaine de km de Paris, où je pourrais travailler de mes mains pendant 2 ou 3 h tous les jours » (*Cahiers* 851). Pas question de quitter ce Paris consubstantiel... tout en s'arrachant à lui.

La France éternelle et les Français

Le Français ne change pas. Il s'accorde toujours une « place privilégiée : il se met au centre de l'histoire » (Cioran, *Cahiers* 502), y compris lorsqu'il parle, son activité

principale¹¹. Et la France demeure « la nation la plus douée d'Europe » – mais pas en chant (Cioran, *Cahiers* 144, 996). Pourtant elle est devenue une « nation provinciale » (Cioran, *Cahiers* 779), ce qu'était la Roumanie du temps de *Transfiguration*. Cioran ne renonce pas à son axiome de départ : le Français est léger et volage¹² ; il cultive parfois le paradoxe de ne pas aimer la France (Cioran, *Cahiers* 217). Cioran approuve le jugement de Heine sur la « versatilité » des Français, et note qu'ils sont tentés (mais pas autant que Russes, Italiens et Espagnols) par l'anarchie (*Cahiers* 135, 909). Cette légèreté repose sur une incapacité à philosopher puisque « le Français n'aime pas les idées » même s'il « se chamaille pour ces idées » (Cioran, *Cahiers* 893). Mais cette légèreté se lit d'abord dans son culte, on le sait, de la forme. L'image de « Napoléon feuillet[ant] de temps en temps une grammaire à Sainte-Hélène » résume l'esprit français (Cioran, *Cahiers* 93). On y reviendra.

Le Français n'aime pas les idées mais il est intelligent ; il est *avant tout* intelligent. Même si son intelligence s'est dégradée – elle s'est muée en « insolence », en « impertinence » (Cioran, *Cahiers* 51, 930) – ne serait-ce que parce qu'il accorde trop d'importance au langage, tous ses défauts viennent de là (Cioran, *Cahiers* 458)¹³. « Dire des astuces » est le défaut national qui empêche « tout débat » (Cioran, *Cahiers* 246) et « l'esprit » se fait cabotin. Ainsi le Français, semblable au Grec ancien, pense-t-il « pour autrui », caractéristique absente des « races solides » (Cioran, *Cahiers* 266). Il est enfin « méchant » et Cioran n'hésite pas à rappeler les guerres de religion vers lesquelles dériverait tout débat idéologique. Le Français aime à montrer les dents – pour défendre des idées auxquelles, à l'en croire, finalement il ne croit pas (Cioran, *Cahiers* 893). Ainsi la France est-elle « le pays des clans, des coteries, des sectes, et des révolutions et des guerres civiles, donc des dictatures » (Cioran, *Cahiers* 918).

Dernière caractéristique notable de l'essence française, à laquelle est sensible l'exilé qui a du mal à joindre les deux bouts et qui bien sûr permet encore une fois de démolir avec brio : « dès qu'on touche un fixe, on devient français » (Cioran, *Cahiers* 660).

Enfin, Français et Roumains sont rapprochés. Ceux qui étaient exhibés dans *Transfiguration* comme modèle à suivre, voici qu'ils « ont des défauts voisins » de ceux des Roumains. Et tel Roumain, Mihail Sebastian, est un Roumain on ne peut plus français (Cioran, *Cahiers* 317). Dit autrement, les polarités du brûlot roumain se troublent.

Pour prendre un peu de recul, disons que la philosophie de l'Histoire est presque délaissée, même si dans les derniers cahiers, c'est-à-dire ceux qui couvrent les premières années 1970, il y revient plus souvent¹⁴. Napoléon, par exemple, disparaît presque. Une seule image, en octobre 1968, montre que Cioran n'a pas totalement perdu son enthousiasme héroïque, celle de l'Empereur s'avancant seul après le franchissement du Niemen. Mais en janvier 1971, Napoléon est démolî : simple « modèle d'agitation vainc » (Cioran, *Cahiers* 625, 895). De même, beaucoup moins de duels, ce tic stylistique qui structure les œuvres de Cioran et particulièrement *Transfiguration*, même si, ici ou là, Cioran cède à la tentation de continuer à penser la France et l'Allemagne comme pôles opposés (par exemple à propos de l'obséquiosité, défaut inconnu des Français ou de cette chance inconnue des Allemands d'une littérature commençant par un esprit sceptique, à savoir Montaigne). Comme chez les moralistes français s'opère principalement, et la

nature de l'œuvre n'y est pas pour rien, une focalisation sur le quotidien où l'essence française, qui ne va pas sans poser problème pour l'esprit moderne, se manifesterait.

Pourtant, les catégories sur lesquelles cette saisie de l'Histoire s'établissait sont toujours opérantes. La France subit un déclin : la France à la fois ne change pas mais n'est plus ce qu'elle était. Elle tend à une caricature d'elle-même. Il prédit au français le sort du latin (Cioran, *Cahiers* 913). Surtout, le peuple français « est en train de perdre son âme » et ne serait plus capable de bâtir une nouvelle Notre-Dame (Cioran, *Cahiers* 965). La mort est omniprésente, à tel point que cette litanie de vanités où pointe toujours le cadavre sous le vivant peut produire chez le lecteur une réaction de lassitude et de rejet : je ne citerais ici que l'épisode de Mortefontaine (Oise) où, sans nulle mention du château, l'auteur passe devant une scierie et immédiatement, devant l'odeur du bois coupé, pense au cercueil (Cioran, *Cahiers* 901).

Une focalisation plus resserrée sur la littérature et le langage, où gît l'essence même de la France

Où nous retrouvons le rôle de l'intelligence de laquelle Cioran nous donne le nom de trois fanatiques : Maurras, Benda, Guénon (*Cahiers* 333). Mais là encore la littérature française contemporaine est gâchée par un mauvais usage de cette intelligence qui aime tant cabotiner. Dans les années 1960-1970, la littérature française serait dominée par Mallarmé et Lénine, « une figure super raffinée et stérile et un Tartare visionnaire et érudit ». Sa « teneur en réel [...] diminue à vue d'œil », la faute à la déchéance du peuple français (Cioran, *Cahiers* 834, 838). Soumise à la décadence, elle ressemble à de « mauvaises traductions de textes embrouillés ». Et il faut préciser, suprême déshonneur, de textes allemands (Cioran, *Cahiers* 427). Quant à une figure montante de la critique, Roland B., parlant de Fourier, c'est un « imbécile » et un « pauvre type » (Cioran, *Cahiers* 920).

De fait, la littérature française n'intéresse pas Cioran. Il en veut à Valéry de l'avoir initié à une vision de la littérature qu'il juge finalement étrangère à sa nature profonde, de lui avoir inculqué « l'idolâtrie du langage (et des *retouches*) » (*Cahiers* 825). On en revient toujours à ce culte de la forme et du style, qui coupe l'artiste de l'essentiel. Pascal, Baudelaire sont les « seuls Français passionnés vraiment » de sorte qu'il n'a « d'affinité profonde qu'avec la russe » (Cioran, *Cahiers* 96). Mais en 1971, voici que Baudelaire date : son vrai chef d'œuvre serait sa correspondance (Cioran, *Cahiers* 935). La littérature française n'est qu'une « suite d'exercices » dont on notera les exceptions : *Adolphe*, *Le temps retrouvé*, et, donc Pascal et Baudelaire » (Cioran, *Cahiers* 103). C'est pourquoi il n'y a pas de poètes français, juste des « techniciens du vers », « des lettrés ». Deux exceptions pourtant surgissent, jusqu'ici non cités, Villon et Rimbaud (Cioran, *Cahiers* 182). Quant à Cocteau, il profane l'église de Milly où il est enterré, église qui renvoie aux temps mythiques des croisades et de la peste (Cioran, *Cahiers* 879). Plus loin, il déclarera que le Français « est l'être le moins poétique qu'on puisse imaginer », incapable entre autres de « nostalgie » (Cioran, *Cahiers* 676). Même Celan suit ce fâcheux exemple français d'« acrobatie verbale » et d'« appesantissement sur les mots » (Cioran, *Cahiers* 880). Ailleurs, célébrant la Bretagne qu'il a connue avant-guerre, il se montrera un peu

moins péremptoire sur la poésie française : « il y a une poésie française, mais il n'y a rien de poétique dans la vie française, à l'exception de la Bretagne d'avant le tourisme » (Cioran, *Cahiers* 128).

Ses favoris sont bien sûr à chercher dans le passé, ces moralistes, plus ou moins amers, dont il salue la profondeur. Il n'hésite pas à placer Proust dans cette « lignée », même s'il « frôle l'illisible » (« c'est comme si Saint-Simon avait subi l'influence des Précieuses »). Et lui-même, « élève de Job et de Chamfort », fait de la « concision » et de « la chasse à l'imposture » ses principes poétiques. Cette clarté du moraliste, Cioran l'oppose au jargon de la littérature mais aussi de la philosophie contemporaines, trop dépendantes du jeu de mots (*Cahiers* 113, 117, 951, 872, 895).

Regardons dans quel contexte Cioran utilise l'adjectif « vieille France » qui qualifie l'attitude de Gabriel Marcel écrivant à son ex-servante pour la remercier d'une vie passée à son service, estimant que les remerciements oraux ne suffisent pas (*Cahiers* 817). Quand bien même Cioran s'attaque à ce culte de l'écrit et du mot, il n'en reste pas moins admiratif d'un monde pour lequel importe la forme. Mais G. Marcel est une exception. Certes la France est un « peuple de grammairiens » où l'empereur déchu consulte une grammaire afin de bien écrire ses *Mémoires* et où l'ouvrier connaît la « peur de faire fautes de français » (Cioran, *Cahiers* 573). Mais les défauts du français apparaissent de plus en plus : c'est une « langue juridique » (Cioran, *Cahiers* 857, 986), une langue creuse, didactique qu'il oppose au roumain dont la plasticité ne peut se traduire en français (Cioran, *Cahiers* 377, 986). Un français « émasculé » (par Racine et l'Académie), une « langue qui ne supporte pas la candeur », « marqué[e] par la corruption subtile, par l'abstraction perverse du XVIII^e » (Cioran, *Cahiers* 491). Là encore les choses sont renversées et on voit les caractéristiques du français sous un autre jour, plus sombre.

C'est dans la langue, comme dans la littérature, que peut se lire de façon manifeste la décadence française, puisqu'histoire et politique n'intéressent plus autant Cioran dans ce journal. Elle est « outrageusement désacralisée » et « le relâchement général » se retrouve dans la syntaxe, si bien que sa clarté, qualité ou défaut, n'apparaît même plus : à cause de la « *permissive society* » triomphant « l'ambiguïté » et « l'à peu près » alors que la science de la nuance disparaît (Cioran, *Cahiers* 831, 845, 856). Le français « langue provinciale » s'ensauvage. Reste à savoir s'il n'est pas « trop tard » (Cioran, *Cahiers* 427). Enfin, Cioran note déjà que le langage permet à la France de voiler la vérité et d'amoirdir les défaites : « le génie politique de la France est un génie verbal, c'est le génie de l'euphémisme » (*Cahiers* 785).

Une autre France : du Luxembourg à l'Île de France

Reste qu'une scène, à mi-parcours, retient notre attention : celle du bistrot près de Dourdan (Cioran, *Cahiers* 458). Là se trouvent rassemblées deux Frances contraires, celle du l'hubris du langage et cette vieille France, faite de paysages éternels et d'antiques églises (Bouthinvilliers, Saint Sulpice de Favières, Gaillardon...). On y retrouve un lieu commun peu flatteur de la pensée européenne : comme la France serait agréable... débarrassée des Français.

« Quatre jours splendides. Nohant – la vallée de la Creuse – la Sologne./ En quatre jours presque cent kilomètres à pied. Sentiment de vie vraie, de réalité, de quelque chose qui n'existe plus./ On ne peut plus voyager qu'en hiver, saison où l'on rencontre le moins la face hideuse du tourisme. Villages déserts, routes vides, quel bonheur !» (Cioran, *Cahiers* 911). Citation choisie au hasard, mais emblématique d'une soixantaine d'occurrences fonctionnant toujours selon le même schéma. D'abord quelques lieux privilégiés, Cioran rayonnant tout autour de Paris : à l'Ouest, Versailles et Rambouillet ; au Nord-Est de Paris : l'Aisne avec La Ferté-Milon, Mareuil sur Ourcq ; au Nord le Val d'Oise et l'Oise, et, de toute évidence la zone privilégiée par Cioran (y a-t-il des connaissances ?) au Sud, du côté d'Étampes, Dourdan, Étréchy ou Saint-Chéron (Essonne), avec la Beauce (il remarque la fascination d'un natif des Carpates pour cette région) et un peu plus au Sud la Sologne. Puis souvent la mention d'une activité plus ou moins longue : de quelques heures à quelques jours de marche.

Ces passages fonctionnent comme une théorie d'épiphanies, paysages hivernaux ou automnaux¹⁵ : le style s'y fait plus simple, minimaliste, soucieux de nommer avec précision y compris les petits villages, puis qualifie très rapidement ce qu'il a vu. Le paysage est splendide, magnifique, merveilleux, féerique, fantastique, poétique, ce qui peut étonner de la part d'un auteur qui fuit « la saturation poétique »¹⁶. La présence du brouillard ou de la neige est relevée. Il le dira dans les dernières pages de *Cahiers* : le brouillard est « la plus belle réussite à la surface de la terre » (Cioran, *Cahiers* 970)... Il est l'une des causes, facile à saisir, elle, de cette impression d'irréalité, de surnaturalité, d'enchantement ou de rêve qui atteint le promeneur et parfois le mène à l'extase. De fait le seul brouillard suffit à faire sourdre « le bonheur, presque la félicité » (Cioran, *Cahiers* 778). Tous ces lieux font apparaître dans *Cahiers* des moments qui tranchent sur le reste et un Cioran moins connu, sous le charme de cette arrière-France, où la vie reste poétique. Le cafard y est totalement exceptionnel, en raison de la marche (généralement 6 heures par jour, note l'auteur régulièrement) : même en Beauce, où Cioran s'aperçoit que c'est lui qui l'a apporté sur ces terres plates pourtant si propices à la mélancolie (Cioran, *Cahiers* 275, 537). Lieu donc où l'émerveillement remplace la pensée (Cioran, *Cahiers* 298). Là, il est heureux.

Il s'agit bien de fuir Paris – il assure ne pas être un « citadin » (*Cahiers* 156) – et de retrouver une authenticité qu'il relie parfois explicitement à son enfance (Cioran, *Cahiers* 332). Si quelques rencontres hors Paris sont prétextes à des saillies métaphysiques et à des démolitions¹⁷, ces espaces s'opposent à Paris en restant vierges de toute manipulation du moraliste. Quelques images, juste, d'animaux à mettre en parallèle avec ceux du Jardin des Plantes, mais, là encore, l'animal ne renvoie plus obligatoirement à l'homme et à la pensée de sa condition. Ainsi la perdrix blessée de Saint-Sulpice-de-Favières, qui lui fait de la peine (Cioran, *Cahiers* 522)¹⁸. Ou alors la leçon tirée de ce qu'il voit est sous-entendue et ce serait souvent la petitesse de l'homme plongé dans la Nature, comme la mention près d'Épernon de « ce marronnier jaune, frappé par l'automne », sans plus de commentaires (Cioran, *Cahiers* 525). Devant la « beauté extraordinaire » du val d'Essonne, Cioran d'ailleurs explicite cette attitude toute de réserve : « Analysez ces paysages : rien n'en reste. Pour les goûter, il faut se laisser aller à la sensation, et s'épuiser

dans la perception » (*Cahiers* 868). Cioran goûte et essaie, autant que le mot le permet, de nous transmettre ce goût de la manière la moins médiatisée par l'écriture qui soit.

Parfois ces moments de plénitude se retrouvent à Paris, pour former cette figure oxymorique si chère au style cioranien¹⁹, au Luxembourg mais aussi dans d'autres endroits où se manifestent la pureté du ciel, la luminosité de la nature ou la beauté de l'automne. La neige enterre la ville, c'est-à-dire la ramène à la nature, fût-ce de manière superficielle et ramène donc à Răsinari. Le petit square de la Place des Vosges n'est sans doute pas pour rien, même si cela n'est pas dit, dans le fait que celle-ci « réabilite Paris » ou plutôt « console » Cioran de celui-ci (*Cahiers* 438). Ce dernier reste un héritier du romantisme allemand et du plus allemand des romantiques français, G. de Nerval, lui aussi réinventeur de L'Île de France, et se nourrit d'un rapport direct à la Nature. Et, pour reprendre son propre reproche fait à la littérature française et, n'augmente-t-il pas, ce faisant, sa « teneur en réel », ne lutte-t-il pas contre sa décadence ?

Conclusion

Une des phrases les plus étonnantes des *Cahiers* : Cioran confie avoir « les rapports les plus étranges » avec la France. Le problème est que le Français n'est pas « con ». Or, dit-il, « pour que j'aime un pays, il faut qu'il soit par certains côtés, con » (*Cahiers* 452)²⁰. Le Français appréciera. Impossible d'expliquer définitivement pourquoi Cioran est resté en France. Si on comprend aisément pourquoi il n'est pas rentré en Roumanie, il aurait pu trouver asile dans un pays tiers. Il est intéressant de le voir se sentir sujet austro-hongrois lorsqu'il se rend en Autriche, alors qu'il ne se sent jamais « *at home* » en France (*Cahiers* 101, 102). Et pourtant il est resté dans le même quartier durant des décennies (1938-1996). Il entretient de toute évidence avec la France un rapport intime, fait de fusion (ainsi le modèle moraliste) et d'exaspération. Où l'on retrouve peut-être le mieux cette contradiction intime : se déclarant « irritable » et « vaniteux » comme les Parisiens, il avoue prendre la mouche aussi rapidement que les Français, ce qui explique qu'il ne s'entende pas avec eux. (Cioran, *Cahiers* 140, 874). N'oublions pas qu'il hérite des moralistes (français) cette vision d'une littérature comme machine à démolitions. Mais ce rapport intime qu'il tisse avec la France, nourri de Frances diverses, malgré la permanence d'un penchant à une abstraction à la fois simplificatrice et polarisante, a fait éclater les références livresques et cette énergie déstatalisante. L'arrière-France l'a sans doute emporté, du moins dans cette arrière-littérature que sont les *Cahiers*.

NOTES

¹ Voir aussi ma thèse de doctorat, non publiée, qui présente une édition critique des différentes éditions de cet ouvrage (*De La Transfiguration de la Roumanie pouvant ajouter à la compréhension d'une écriture autobiographique : Essai préliminaire à une poétique comparée des œuvres roumaines et françaises d'E. Cioran*), INALCO, 1996.

² Publié dans *Cuvîntul*, le 31 janvier 1938. (Cioran, *Singurătate și destin* 319-322).

³ « Parisul provincial » paru dans *Vremea* le 8 décembre 1940 (*Singurătate și destin*, 326-329).

⁴ On peut multiplier les exemples : Fragonard ; « être superficiel avec style » se révèle « plus difficile que la profondeur » (*De la France* 35), La France comme « pays du phénomène en soi » dont l'exemple type serait donné par Monet (*De la France* 77).

⁵ Cioran parle de « peuples d'aubes futures » (*De la France* 88).

⁶ Cet « enjouement si français» dont parle Paulhan (270), cette « fausse gaieté de Paris », ce rire « cérébral » et jamais « wholeheartedly (?) » (on remarquera l'usage d'un anglais peu assuré pour cette notion qui n'existerait pas en France (Cioran, *Cahiers* 297).

⁷ Les Parisiens n'hésitent pas à parler de tout, y compris de littérature, sans « moindre qualification » (Cioran, *Cahiers* 259).

⁸ Sans aucune prétention à l'exhaustivité nous trouvons les rues Rataud, Racine, Lhomond de sa jeunesse, la rue du Sommerard, l'avenue de l'Observatoire, le boulevard Arago, les rues de l'ancienne comédie, Guynemer, Médicis, le boulevard Saint-Michel, la place du Panthéon, la rue Vavin, la Closerie des Lilas, etc.

⁹ Chiens et chats y sont les « collabos de la zoologie » (Cioran, *Cahiers* 873).

¹⁰ Les commerçants sont des « monstres » (*Cahiers* 524), telle femme sent mauvais (*Cahiers* 128), telle autre est « horrible » (*Cahiers* 425). Cioran ne se réconciliera jamais avec la Société de consommation (*Cahiers* 628) : deux heures dans un grand magasin lui fait comprendre qu'il n'est pas de ce monde (*Cahiers* 183).

¹¹ C'est un paradoxe que la Trappe soit « née en France », dans cette France qui aime tant s'écouter parler (*Cahiers* 575).

¹² Cioran rappelle les mots de Mme de Staël (*Cahiers* 192), de Voltaire (*Cahiers* 320) ou de Schopenhauer (« la nation la plus légère ») (*Cahiers* 337).

¹³ « Le Français sait qu'il est intelligent ; de là viennent tous ses défauts » (*Cahiers* 278).

¹⁴ On la retrouve ici ou là avec des schémas qui prolongent les théories néo-spengleriennes de *Transfiguration* (897), déclare « constater [le] manque d'avenir » du peuple français (*Cahiers* 913).

¹⁵ La trop verte Normandie ne l'enchantait pas (*Cahiers* 225, 821).

¹⁶ Sologne (*Cahiers* 265), mais aussi la Beauce (*Cahiers* 919, 769, 951). N'oubliions pas que la saturation poétique est le mauvais côté de Proust.

¹⁷ On notera d'ailleurs que c'est le cas lorsqu'il regagne des lieux de sociabilité comme le bistrot de Dourdan (Cioran, *Cahiers* 458).

¹⁸ Saint-Sulpice-de-Favières est situé entre Saint-Chéron et Étréchy : il serait éclairant de l'opposer à Saint-Sulpice du Quartier latin.

¹⁹ Ainsi le boulevard Saint-Germain, « l'immonde », indigne du ciel bleu et des feuilles d'automne (Cioran, *Cahiers* 111).

²⁰ Plusieurs années auparavant, il disait qu'Allemands et Danois avaient « l'air con » (Cioran, *Cahiers* 140).

BIBLIOGRAPHIE

Cioran, Emil. *Cahiers*. Paris : Gallimard, NRF, 1997.

---. *De la France*. Paris : L'Herne, 2015.

---. *Singurătate și destin* [*Solitude et destin*]. București : Humanitas, 1991.

---. *Transformation de la Roumanie*. Paris : L'Herne, 2009.